



Résumé : *Cet article s'inscrit dans une perspective d'analyse sociocritique de la relation de l'écrivain à l'idéologie et plus précisément à l'impact de l'appareil idéologique d'état scolaire sur la formation sociale et l'expérience littéraire. Mouloud Feraoun et l'Ecole Normale de Bouzaréa - porte-parole de l'idéologie colonialiste - ont été retenus pour montrer que l'enseignement reçu par l'écrivain a laissé des traces dans sa vie et dans son œuvre.*

Mots-clés : *Mouloud Feraoun, école normale Bouzaréa, écriture, idéologie, colonialiste.*

Abstract: *This article joins in a prospect of a socio-critical analysis, the relation of the author with the ideology, particularly on the impact of the ideological of scholar state device into the social formation and the literature experience. Mouloud Feraoun and l'Ecole Normale of Bouzaréa, spokesman of the colonialist ideology, were held to show that the teaching received by the author left traces of his life and his work.*

Keywords: *Mouloud Feraoun, Bouzaréa, writing, ideology, colonialist.*

المخلص: هذا المقال يندرج تحت إطار نقدي اجتماعي لعلاقة الكاتب بالأيديولوجية ولأكثر دقة لمدى تأثير الجهاز الأيديولوجي المدرسي على التكوين الاجتماعي والتجربة الأدبية. وقد تم أخذ مولود فرعون ومدرسة الاساتذة لبوزريعة - الناطق الرسمي للفكر الاستعماري للدلالة على أن التعليم الذي يتلقاه الكاتب يترك آثارا في حياته ومؤلفاته.

الكلمات المفتاحية : مولود فرعون - مكرسة الاساتذة لبوزريعة - الكتابة -أيديولوجيا

Introduction

Le discours littéraire d'un écrivain est un point de vue sur tel ou tel fait réel. La réalité est une, les points de vue sont multiples. La spécificité d'un discours avec son propre cachet, et ses propres stratégies d'écriture trouve son explication dans les parcours, le vécu et les représentations de l'écrivain. Les parcours sont d'ordre divers : social, familial, professionnel, politique, scolaire. Nous

privilégierons ce dernier en l'appliquant à l'exemple de Mouloud Feraoun. Cet écrivain fait partie des intellectuels algériens de la fin des années 1940 dont une tranche de leur formation scolaire s'est déroulée à l'Ecole Normale de Bouzaréa. Ils furent nombreux et marquèrent une génération. Ils ont été, bien entendu, des instituteurs mais aussi des directeurs d'écoles. En plus de cette fonction socioprofessionnelle, certains se sont distingués par l'écriture en tous genres : confection d'ouvrages scolaires, de dictionnaires, établissement de corpus de la tradition orale des différentes régions d'Algérie, écriture littéraire souvent romanesque. Pour cette dernière particularité, nous citerons au moins deux noms, ceux de Mouloud Feraoun et de son condisciple Emmanuel Roblès d'origine française mais natif d'Algérie.

Le parcours scolaire de Mouloud Feraoun

De tous les écrivains algériens de sa génération, Feraoun est le seul à avoir étudié dans des cadres socio-éducatifs particuliers : la mission Rolland et l'Ecole Normale de Bouzaréa. Ayant obtenu une bourse d'étude pour le collège de Tizi-Ouzou, Feraoun est alors confronté à une difficulté : où loger ? L'internat était au-dessus de ses moyens financiers. Par chance la solution est trouvée. Il loge à la mission Rolland qui, dans *le fils du pauvre* (Feraoun, 1952, réédition 1954) devient la mission Lambert. Marie-Hélène Chèze écrit dans un ouvrage consacré à l'écrivain algérien ceci :

« Cette institution avait été fondée en 1908 par le pasteur Emile Rolland, son neveu et beau-fils, le pasteur Alfred Rolland qui a connu Mouloud Feraoun, écrivait dans une lettre du 5 juin 1977 : « C'est pour aider les jeunes Kabyles originaires de la montagne que nous avons bâti et mis gratuitement à leur disposition, une dizaine de chambres rustiques mais suffisantes » et M-H Chèze poursuit « on enseignait l'Évangile aux jeunes pensionnaires et on les initiait au scoutisme mais sans excès de prosélytisme. »¹

Est-ce parce que l'initiation à l'Évangile n'était pas du prosélytisme religieux exacerbé ou est-ce parce que Feraoun avait d'autres visées en entrant à la mission Rolland (pouvoir étudier au collège²) que l'enseignement de ce culte n'eut aucun impact sur l'écrivain ?

Youcef Nacib dans son ouvrage³ consacré à Feraoun récuse complètement cette allégation : la mission Rolland a permis à l'écrivain dont les parents étaient démunis, de trouver un toit sans contrepartie financière, car le jeune adolescent avait « la farouche détermination de percer ». Nacib poursuit en déclarant « on imagine assez difficilement Feraoun converti au protestantisme ... seul le travail compte. Feraoun n'est pas un contemplatif. (Nacib, 1982 : 21)

Les quatre années passées dans cette mission furent relatées dans les chapitres V et VI du *Fils du pauvre* (FP). Ce texte est, sans conteste, une autobiographie à la limite du témoignage ; aussi les propos tenus par les personnages Fouroulou Merad et son ami Azir sont-ils très proches du référentiel : voici ce que pense ce dernier « Azir expliqua qu'un missionnaire est un homme de bien, fait pour aider les pauvres. » (FP, p. 121)

Ayant accepté ce gîte à la mission, Fouroulou Menrad dut se plier, comme tous les pensionnaires à la discipline et aux principes recommandés. Les deux compagnons se prirent à aimer la religion protestante non par conviction religieuse, mais pour « sa simplicité et son indulgence ». Ces qualités sont, souvent, attribuées à Feraoun par ceux qui l'ont connu et côtoyé, comme à titre d'exemple, Emmanuel Roblès. Ce dernier rapporte dans la revue *Présence francophone*⁴ ce qui suit « Ces lettres⁵, en effet nous restituent un Mouloud Feraoun vivant, avec son scepticisme amusé, son indulgence pour les êtres, son humour aussi et son inépuisable générosité. » (Roblès, 1970 :150)

Par ailleurs, nous avons à l'esprit l'enquête menée par l'écrivain - journaliste, Tahar Djaout, dans « Algérie Actualité »⁶. Les propos tenus par les villageois de Tizi-Hibel, le village natal- louent les mêmes qualités : « Feraoun était très attaché à sa famille, à ses amis : il était d'une bonté et d'une gentillesse exemplaires, d'une probité intellectuelle totale », dit l'un d'eux.

Le séjour de Feraoun à la mission Rolland, sans qu'il lui ait laissé une empreinte religieuse, l'a, sans doute, prédisposé à un certain humanisme fait de bonté et d'abnégation sur le plan, essentiellement, professionnel. Mais nous connaissons le rapport éloigné de l'écrivain à cette religion. Le protestantisme auquel furent initiés certains Algériens par le biais des missions d'évangélisation fut un fardeau lourd à porter car les individus étaient exclus par leur groupe. Cette exclusion est admirablement représentée par le déchirement et la souffrance endurés par le personnage Dehbia dans le roman *Les chemins qui montent* (Feraoun, 1957).

L'humanisme chez Feraoun s'est traduit par une ouverture sur les hommes et toute l'humanité qu'ils portent en eux. Cela expliquerait, en partie, le choix des instances narratives dans les romans de l'écrivain : en effet dans ces textes il n'y a pas de héros unique mais des personnages qui montrent les divers visages de l'être humain fait de bonté et de cruauté, de beauté et de laideur. L'humanisme de Feraoun s'est aussi exprimé par la non- violence et la non-adhésion aux partis politiques. Cette neutralité qu'on remarque chez son ami Albert Camus trouve son origine dans l'enseignement de certains principes initiés par l'Ecole Normale de Bouzaréa.

L'Ecole Normale de Bouzaréa

Sur l'Ecole Normale de Bouzaréa et l'incidence, surtout idéologique, qu'elle eut sur certains milieux intellectuels algériens de la fin du 19^{ème} siècle et de la première moitié du 20^{ème} siècle, nous retenons l'excellente étude menée par Fanny Colonna⁷ ainsi que la partie « Fouroulou Merad » s'ouvrant sur le chapitre « Bouzaréa » de *L'Anniversaire*⁸. Précisons que cette partie formée de trois chapitres figurait dans l'édition originale du *Fils du pauvre* (Le Puy, Cahiers du nouvel humanisme, 1950) mais supprimée par Feraoun, lui-même, dans la réédition (Le Seuil 1954) « avec le dessein de les (les trois chapitres) incorporer plus tard dans le second ouvrage autobiographique » (Feraoun, *Anniversaire* 1972: 103). Feraoun a, par ailleurs, formulé ce vœu dans une lettre envoyée de Fort-National le 17 juillet 1956 à son ami E. Roblès « Je voudrais aussi terminer la suite du Fils du Pauvre si la vie est longue. »⁹.

Pour F.Colonna la suppression de ce chapitre de la réédition trouve son explication dans une pudeur éprouvée par l'écrivain face à une autobiographie trop « naïve » :

« Cette partie sera supprimée dans la réédition du Seuil de 1954, probablement parce que trop naïvement autobiographique. En 1954 le public français du Seuil s'intéresse sans doute plus à la société traditionnelle kabyle qu'à l'itinéraire d'un membre de l'élite moyenne algérienne. » (Colonna, 1975 :178).

Ce point de vue nous paraît rigide car Feraoun était conscient de la part que l'autobiographie - naïve ou subtile - occupait dans son œuvre. Le récit « Bouzaréa » est coloré d'une sensibilité car, sans doute, réellement ressentie et vécue ; elle est si profonde qu'elle a fait du séjour à l'Ecole Normale un souvenir intériorisé qu'il garde enfoui dans sa mémoire : « Fouroulou entra à l'Ecole Normale et y passa trois ans. Il semble qu'on ne pas dire plus. Il accorde une telle importance à ses trois années, elles comptent tant dans sa vie, que c'est presque un sacrilège que d'essayer d'en parler surtout lorsqu'on n'est pas habile pour les lui faire revivre par la plume comme il les a exactement vécues ou comme il aime les revivre par le souvenir ». (Feraoun, 1954 :105)

Face à ce souvenir, le personnage adopte une attitude très humble : les mots sont incapables de rendre compte de la réalité telle qu'elle fut vécue. Cette école, fondée en 1883, avait pour but premier de changer «les conditions de la vie intellectuelle des indigènes, jeter une heureuse perturbation dans le cours de leurs idées, saper les fondements de leurs croyances arriérées et grossières, de leurs coutumes barbares et honteuses, de leurs préjugés étroits et tenaces. »¹⁰ A la lecture de ce passage, nous remarquons que le premier objectif visé par cet appareil scolaire était, avant toute chose, un remodelage idéologique selon le moule de l'appareil socio-éducatif colonial. Ce dernier avait pour tâche d'effacer les structures culturelles d'origine (« croyances, coutumes, préjugés ») des élèves autochtones.

Ayant à l'esprit la nature de l'enseignement dispensé, nous comprenons aisément que Feraoun ne soit pas sorti « indemne » de l'expérience vécue dans cette institution. L'Ecole Normale lui a forgé et donné un métier, en échange, elle est intervenue sur sa formation idéologique. A une période où l'Algérie vivait des affrontements aussi bien culturels que politiques, Feraoun pensait, parce que Bouzaréa le lui a appris, qu'il n'y avait pas de « barrières » entre les différentes cultures et entre les hommes :

« Là-bas, plus de barrières, il n'y trouva ni des Français, ni des Indigènes, mais seulement des élèves-maîtres et des maîtres qui veillaient à leur formation avec un soin jaloux » (Feraoun, 1954 :106).

L'un des instituteurs interrogé par F. Colonna déclare quant à lui : « Les instituteurs indigènes après la première guerre mondiale étaient des hommes-frontières ». A cette absence de « barrières » qui est, sans doute une utopie, vient se substituer l'idée que ce sont les instituteurs formés à Bouzaréa qui assurent la transition : ils sont les « hommes- frontières ». D'ailleurs ce qualificatif sera repris par

Jean Déjeux pour intituler le chapitre de son ouvrage¹¹ consacré à M. Feraoun. L'École Normale recrutait ses candidats, après concours, dans les espaces socio-économiques et ethniques les plus divers : les élèves étaient de milieux aisés ou pauvres, urbains ou ruraux, autochtones ou européens. Du milieu rural, F. Colonna a noté un fort pourcentage d'élèves kabyles : « Une très forte proportion des normaliens d'origine rurale venait à l'époque de quelques villages privilégiés du point de vue scolaire, essentiellement kabyles » (Colonna, 1975 : 159). Cette hétérogénéité n'était pas innocente : elle devait apprendre aux normaliens, aux futurs instituteurs qu'il n'y avait aucune inégalité sociale : tous les hommes quelles que soient leurs origines ethnique, sociale et économique sont égaux face à la vie dans une société, qui plus est, colonisée : « On apprend aux élèves de Bouzaréa comme on apprenait aux normaliens des différentes provinces du 19^{ème} siècle en France que, fils du peuple au service du peuple, ils sont investis d'une mission libératrice, celle justement de réduire les inégalités ; cette conviction est si forte chez tous les sujets, qu'on a le plus grand mal, dans la situation d'interview à faire procéder à une évaluation économique de la famille. » (Colonna, 1975 : p 181)

Ce monde où existait une parfaite harmonie socioculturelle est fort heureusement qualifié par Feraoun de « petite société » (Feraoun, 1954 : 110) qui parce que « belle » n'avait rien de commun avec l'autre société en effervescence, prête à exploser que Bouzaréa et ses élèves occultaient. Cette position en porte-à-faux se prête à la production littéraire de Feraoun de laquelle se dégage une idéologie humaniste forgée par un enseignement mêlé de morale rigide établissant une nette dichotomie entre le bien et le mal. Nous lisons dans l'Anniversaire ceci : « Ensuite ils (les maîtres) leur apprirent à tous à aimer le bien, à détester le mal. » (Feraoun, 1972 : 106)

La nature de l'enseignement était en parfaite adéquation avec l'idéologie que désirait véhiculer le système éducatif colonial en Algérie. Les autochtones suivaient le cours normal pour être ensuite orientés vers une filière spécialement conçue pour eux. Cette orientation est en contradiction avec l'un des principes de cette institution : effacer les différences et les inégalités ! La filière spéciale « indigènes » insistait sur certains points dits « scolaires » à savoir la morale et la culture passées à travers le tamis de l'idéologie colonialiste. Le programme de l'enseignement ne stipulait-il pas : « La France a été de tous temps, au siècle des croisades comme à l'époque de la Révolution ou au siècle des Lumières, l'éducatrice du genre humain. »¹²

L'instruction destinée aux élèves autochtones, d'origine berbère ou arabe, se faisait en français : l'enseignement des langues et cultures arabes ou berbères était insignifiant quand il n'était pas absent. L'ingérence de Bouzaréa dans la formation idéologique des futurs instituteurs autochtones était très subtile. Sous son apparence d'école libérale et libératrice¹³, car « elle conseille plus qu'elle ne punit » elle masquait le but essentiel de son enseignement : l'assimilation sociale et culturelle des Algériens. Cet objectif se considérait comme une mission civilisatrice, prônant les bienfaits de la culture européenne.

Cette mission qui repose sur une égalité de tous en gommant de l'esprit des élèves toute idée d'individu colonisé ou dominé acclamaient, par ailleurs, une

autre valeur : l'anti-militantisme. Celui-ci, comme l'écrit Y. Nacib, devait : « Sur le plan politique, l'Ecole ne peut qu'endormir les consciences sous les caresses langoureuses des idéaux humanitaires : fraternité universelle, accès des opprimés à l'instruction, égalité des races et des croyances. » (Nacib, 1982 :18)

Condisciple de Feraoun à l'Ecole Normale, Emmanuel Roblès, lors d'une intervention aux journées d'études consacrées par l'université d'Oran à l'écrivain algérien rappelle dans sa communication, (intitulée « M. Feraoun et les années de formation »), le côté anti-militariste de l'institution pour toute cause où germerait l'idée de guerre ou de révolte. Cette attitude, expliquée, en partie, par le ressentiment vécu par les maîtres suite à leur participation à la première guerre mondiale eut de l'emprise sur Feraoun, « pacifiste par tempérament et pacifiste par raison ». Ce pacifiste, poursuit E. Roblès, « nourri par ses maîtres, le fut aussi par ses lectures, celles de Barbusse, de Duhamel. Ce pacifisme, on ne peut s'étonner de le retrouver plus tard lié à sa vie d'adulte, car il adhéra à une association internationale.»¹⁴

L'idéologie véhiculée par l'Ecole Normale Bouzaréa qui loue la supériorité de la culture française, l'égalité et la fraternité universelles (quelles que soient les particularités sociales ou politiques) et qui éloigne les esprits de toute réalité politique a, inévitablement, laissé une empreinte sur la propre formation idéologique de Feraoun. Cette institution, en dispensant un enseignement gratuit et accessible à tous -autochtones ou européens- a développé chez l'écrivain un sentiment de reconnaissance. La vénération vouée à Bouzaréa et aux maîtres était une manière de s'acquitter envers eux d'une dette. Ne devait-il pas dédicacer la réédition du *Fils du pauvre* à ses maîtres du Cours Normal ?¹⁵ Ce sentiment de gratitude est propre à cette génération d'instituteurs qui a marqué culturellement la période des années 30 à 50, parmi lesquels il y eut beaucoup d'écrivains : Les Zenati, Feraoun, Salhi...Ils se sont, d'ailleurs tous exercés, en premier lieu, à l'écriture autobiographique avec une importance accordée à l'école, à la formation et au métier d'instituteur. Ace sujet il faut avoir à l'esprit l'un des titres (3^{ème} manuscrit) du *Fils du Pauvre* qui devait être « *Le fils du pauvre : Merad instituteur kabyle* » ; ce que souligne J. Adam dans sa communication¹⁶ : « Le premier ouvrage de Feraoun semble s'inscrire dans un certain courant littéraire car dans l'Algérie de 1947, le thème romanesque de l'instituteur indigène, le plus souvent Kabyle n'est pas absolument nouveau. »

Conclusion

L'Ecole Normale de Bouzaréa a joué un rôle certain sur la formation idéologique des instituteurs algériens de l'époque, fraction sociale importante, puisque c'est elle qui devait transmettre le savoir et assurer à son tour l'instruction. Les buts escomptés furent plus ou moins atteints. Les instituteurs formés à l'Ecole Normale étaient très souvent méfiants vis-à-vis des mouvements de contestation politique. La devise, portée sur la couverture de leur revue *-La voix des Humbles -* fondée en 1922 par S. Faci, recommandait :

- « Pour l'évolution des Indigènes
- Par la culture française

- Loin des partis
- Loin des dogmes »

L'humanisme « profond » comme le qualifie Mohammed-Salah Dembri¹⁷ fait de neutralité politique et de non-violence qui a particularisé Feraoun et transmis à certains personnages romanesques - tel Amer N'Amer des *Chemins qui montent* - a provoqué de vives controverses, fort heureusement, partagées :

Certaines, modérées, intègrent la position idéologique de Feraoun au contexte socioculturel où fut, en partie, modelée la personnalité de l'écrivain. D'autres polémiques se montrent accablantes, telle celle de Maurice Tarek Maschino qui taxe Feraoun de « faux-monnayeur »¹⁸

Les deux repères scolaires dans la vie de Feraoun, - surtout Bouzaréa -, ont eu une incidence indéniable sur l'œuvre romanesque tant au niveau des stratégies d'écriture qu'au niveau des instances narratives. Si la formation scolaire a été marquante dans la vie et dans l'œuvre, il faut néanmoins préciser que, consciemment ou non, l'impact s'est fait dans la tourmente. Existait-il dans l'Algérie de l'époque un intellectuel aussi déchiré que Feraoun ? Ce malaise est visible à travers les personnages et les situations, souvent, tragiques : les relations inter-humaines se défont dans le départ, l'absence ou la mort.

Feraoun homme paisible était en fait un romancier inquiet. Dans le diptyque *La terre et le sang* et *Les chemins qui montent* l'écrivain s'interroge sur lui-même et sur le monde qui l'entoure. Questions restées sans réponse, doutes, scepticisme, inquiétudes se profilent, sans fracas, dans la trame de la toile ethnographique pour y tisser des reliefs qui attestent l'absence d'uniformité comme pour remettre en cause l'enseignement reçu.

La fin tragique, souvent violente - des meurtres, des suicides déguisés - des personnages de ces deux romans (Slimane, Amer, Rabah, Amer N'Amer) traduit l'un des projets idéologiques le plus représentatif de la pratique discursive de Feraoun. L'ouverture sur le monde extérieur, les mains tendues à l'alliance entre les cultures et aux différents visages de l'humanité (- selon les principes de Bouzaréa -) que Feraoun souhaitait dans sa vie réelle sont refusées aux personnages de son univers fictionnel. « L'homme frontières » qui s'est situé entre les cultures, entre les passions politiques a construit dans ses romans un univers fermé. Cet enfermement traduit moins une incompréhension de l'histoire¹⁹ qu'un malaise existentiel.

Les personnages en rupture avec la société dégradée et réifiée dans laquelle ils vivent et qu'ils veulent transformer en lui imposant- mais sans succès- leurs propres valeurs (venues d'ailleurs ?) représenteraient-ils le réel visage de l'homme-écrivain ?

A cette question nous proposons une réponse, celle de Boris de Schloezer sur le thème « l'œuvre, l'auteur et l'homme » :

« Ainsi c'est l'homme de culture qui nous révèle l'homme de nature, parce que c'est le premier qui nous parle du second, et que celui-ci n'existe pour nous que posé, proféré par l'homme de culture. »²⁰

Notes

- ¹ M-H. Chèze. *Mouloud Feraoun : la voix et le silence*, Paris, 1982, p. 21.
- ² Le pasteur Rolland confie ce qui suit à M-H Chèze : « c'était alors un garçon studieux, gros travailleur, discret et concentré avant tout sur la réussite aux examens qui déterminaient sa vie d'enfant pauvre », op. cit., p. 22.
- ³ Nacib Youcef . *Mouloud Feraoun*. Alger-Paris, SNED -Nathan, 1982, p. 21.
- ⁴ Automne 1970, n° 1.
- ⁵ Rassemblés dans *Lettres à ses amis*, Paris, Le seuil, 1969.
- ⁶ N° 863, 29.4 au 5.5.1982.
- ⁷ F. Colonna. *Instituteurs algériens 1883-1939*. Paris, Alger, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques et OPU, 1975.
- ⁸ M. Feraoun. *L'anniversaire*. Paris, Le Seuil, 1972.
- ⁹ *Lettres à ses amis*, op. cit., p. 127.
- ¹⁰ Extrait du rapport proposé au Sénat en 1892 rapporté par F. Colonna in *Les Instituteurs...*, op. cit., p. 148.
- ¹¹ Jean Déjeux. *Littérature maghrébine de langue française*, Ottawa, Naaman, 1973.
- ¹² Nacib, op. cit., p. 18.
- ¹³ Elle revendiquait son appartenance à la Philosophie des Lumières.
- ¹⁴ Le service civil international.
- ¹⁵ Lire la lettre adressée à Roblès le 6.2.1953 (*Esprit*, décembre 1962). Jeanne Adam dans sa communication « Genèse du Fils du Pauvre », présentée lors des journées d'études consacrées à Feraoun par l'université d'Oran (2 au 5 mai 1982) dit à ce sujet : « Pourquoi Feraoun tient-il tellement à faire publier son ouvrage.... outre l'hommage qu'il rend à l'école laïque et notamment à l'École Normale de Bouzaréa, le souci de porter témoignage. »
- ¹⁶ idem.
- ¹⁷ Voir l'article de Dembri dans *An Nasr* du 27 mai 1967 : « Un écrivain dans la tourmente »
- ¹⁸ Lire l'article « Les chemins qui montent ou le roman d'un faux-monnayeur », *Démocratie* avril 1957.
- ¹⁹ Ce que lui reprochait Maschino à propos des *Chemins qui montent* : « un village bouclé sur lui-même plaqué du haut d'une colline, en dehors de l'histoire. » op. cit.
- ²¹ Communication au colloque de Cerisy, septembre 1966, sur « Les tendances actuelles de la critique » in *Les chemins actuels de la critique*, Paris, Union générale d'éditions, 1968, p. 128.

Bibliographie

Algérie-Actualité, Alger, n° 863, 1982.

An Nasr, Constantine, 27 mai, 1967.

Chèze, M-H. 1982. *Mouloud Feraoun : la voix et le silence*. Paris : Le Seuil.

Collectif . *Les chemins actuels de la critique*.1968. Paris : Union générale d'édition.

Colloque Mouloud Feraoun, 1983. Université d'Oran 2 au 5 mai 1982, publication CRIDSSH. Université d'Oran.

Colonna, F. 1975. *Instituteurs algériens de 1883- 1939*. Alger-Paris : OPU - Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Naaman, Québec.

Déjeux, J. 1973. *Littérature maghrébine de langue française*. Ottawa : Naaman.

Démocratie, Avril 1957.

Feraoun, M. 1953. *La terre et le sang*. Paris : Le Seuil.

Feraoun, M. 1954. *Le fils du pauvre*. Paris : Le Seuil.

Feraoun, M. 1957. *Les chemins qui montent*. Paris : Le Seuil.

Feraoun, M. 1969. *Lettres à ses amis*. Paris : Le Seuil.

Feraoun, M. 1972. *L'anniversaire*. Paris : Le Seuil.

Feraoun, M. *Journal 1955- 1962* .1962. Paris : Le Seuil.

Nacib, Y. *Mouloud Feraoun*, 1982. Alger. Paris: Sned-Nathan.

Présence francophone. Paris, automne, n° 1, 1970.